

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE SOUVENIRS D'UN COLLEGIEN DE SARREBOURG - 1914/1918

Nous sommes au mois de juillet 1914. L'été s'annonce chaud. Chaud à tous les points de vue.

Une ou deux fois déjà les élèves de terminale du collège étaient allés voir le directeur de l'établissement pour lui annoncer que le thermomètre dans la cour avait dépassé les 25 degrés à l'ombre; ceci entraînant automatiquement une après-midi de congé (*Hitzfrei*).

Mais dans le monde aussi ça chauffait.

Le Grand Duc d'Autriche avait été assassiné en Croatie par un patriote yougoslave. L'Empereur d'Autriche-Hongrie avait adressé un ultimatum à la Serbie, demandant réparation pour la mort du Prince Héritier et punition des groupes coupables vivant en Serbie

Le Tsar de toutes les Russies avait fait savoir que les forces russes seraient prêtes à intervenir contre l'Autriche si celle-ci attaquait la Serbie. L'Allemagne de son côté promettait aide et assistance à l'Autriche-Hongrie. La France et l'Angleterre assisteraient la Serbie et la Russie.

Les personnes raisonnables dans notre ville vivaient dans l'anxiété. Les jeunes par contre se réjouissaient de pouvoir mener une guerre franche et joyeuse.

Les garçons de mon âge (13 ans) écoutaient les anciens mais n'y comprenaient pas grand chose.

La Sarre était merveilleusement belle et chaude et invitait à la natation. L'année scolaire touchait à sa fin et comme j'étais parmi les bons élèves j'étais sûr de monter en classe supérieure et j'étais déjà passé chez le Père Kreckels pour qu'il me confectionne la casquette de troisième supérieure (*Obertertia*), rouge avec deux galons dorés.

Un jeudi après-midi j'avais accompagné mon père à Hattigny où il visitait des malades. Hattigny était le dernier village mosellan avant la frontière Franco-Allemande. Bertrambois était tout proche.

A la sortie du village il y avait déjà des *Feldgrau* qui gardaient les barrages dressés sur les routes au moyen d'engins agricoles mais ils avaient ménagé un passage pour les gens qui voulaient encore aller en France ou les cultivateurs qui travaillaient dans les champs près de la frontière.

En ville les gens étaient nerveux et tendus. Certaines familles d'officiers avec nos condisciples quittaient la ville pour leur pays d'origine surtout en Prusse Orientale et Occidentale, mais aussi en Rhénanie, dans la région de Cologne où se recrutait le 97 RI.

La ville de Sarrebourg hébergeait en effet une nombreuse garnison : 1 régiment d'infanterie toujours sur pied de guerre, 2 régiments de cavalerie, le 17ème Uhlan (*Graf Haexler*), le 15ème Uhlan, 2 régiments d'artillerie. Il y avait un général de division et deux de brigade. Peu à peu toutes ces unités sont habillées en *feldgrau* et de neuf. Elles font mouvement vers la frontière. D'autres également vêtues de neuf les remplacent, elles viennent surtout de Bavière.

Au collège on ne travaille plus beaucoup. La plupart de nos professeurs sont mobilisables, notre professeur de classe, lieutenant de réserve, est très discret mais nous le sentons très préoccupé. C'est un excellent pédagogue qui nous enseigne le latin et l'allemand. Ca devait aussi être notre professeur de grec en 1915 mais il perdit rapidement la vie au champ de bataille. Il n'aimait pas Jules César mais fut un

admirateur des gaulois et surtout de Vercingétorix. Comme bien plus tard Napoléon, Vercingétorix attendait vainement du renfort gaulois.

En ce qui me concerne, je ne passerai pas mes vacances comme prévu à Gérardmer où je devais améliorer mon faible français, mes parents jugeant la situation internationale comme trop tendue. Par contre, quelle erreur, nos parents décidèrent d'envoyer les 6 enfants chez l'Oncle à Wissembourg, pensant certainement nous envoyer loin du champ de bataille.

Si mes souvenirs sont exacts c'est le jour de la déclaration de guerre que nous arrivons avec notre gouvernante à Wissembourg.

Là aussi il y avait déjà branle-bas de campagne. Les volontaires (*Kriegsfreiwillige*) arrivaient en masse à la caserne du 60ème RI. La *Wacht am Rhein* était chantée jour et nuit.

Dès le 7 août on pouvait lire sur les journaux que Liège (*Luttich*) était prise d'assaut et que les troupes allemandes avançaient rapidement vers Anvers et Paris. Dans notre région il avait eu une escarmouche avec la garde et le premier drapeau français avait été arraché au Porte-drapeau. Cirey et Blamont étaient prises et les troupes allemandes s'approchaient de Baccarat et de Badonviller. Le corps expéditionnaire anglais était battu près de Charleroi. Les Uhlans étaient en vue de la Tour Eiffel. A Wissembourg on ne savait pas que Mulhouse à 2 reprises avait été conquise par l'armée française. De Sarrebourg on ne savait rien et tout le monde ignorait que notre Sarrebourg était prise par les troupes françaises comme tout le territoire lorrain situé au sud de la ligne de chemin de fer Sarrebourg-Metz.

Enfin le 29 août un communiqué spécial annonçait qu'entre Metz et les Vosges une grande bataille avait eu lieu et que les Allemands sous le commandement du Kronprinz Rupprecht de Bavière avaient remporté une grande victoire, avaient fait 10 000 prisonniers et conquis un butin de guerre important.

Dès le 23 août on s'est mis sur le chemin du retour. Voyage difficile à cette époque pour notre fidèle Anna avec les 6 enfants dont la plus jeune Ina n'avait que 2 ans et demi. Je n'ai pas compris de suite l'émotion de notre mère quand elle nous serrait dans ses bras. Imaginez que la bataille de Sarrebourg et surtout de Morhange se fût soldée par une victoire française. Nous aurions pu être séparés de nos parents pendant toute la guerre. Il en fut ainsi pour les alsaciens du Sundgau et de la crête des Vosges.

La partie haute de la ville avait subi pas mal de dégâts, les casernes, le dépôt d'alimentation et de fourrage. Les villages de Brouderdorf et de Plaine de Walch étaient détruits en grande partie, surtout les églises. Il en fut de même de l'église de Schneckenbusch où un imbécile d'officier subalterne avait fait enfermer toute la population du village. Les Allemands visaient surtout les clochers qu'ils suspectaient être des postes d'observation de l'artillerie française.

La victoire des allemands était surtout due à la supériorité de leur artillerie lourde qui faisait complètement défaut aux troupes françaises. La bataille fut cependant longtemps indécise. Au prix de pertes énormes les troupes françaises ont failli percer entre Luderfing et Morhange et s'ouvrir le chemin de Saarbruck. Rien d'étonnant alors que d'observer des gestes de mauvaise humeur comme de désespoir quand dans le secteur de Sarrebourg-Vosges l'ordre de retrait leur a été donné.

Mes parents ont pris une part active à la bataille de Sarrebourg. Mon père s'est mis spontanément à la disposition du service de santé français. Il travailla avec ma mère pendant 3 jours à l'hôpital militaire (*Militar-lazarret*). Il y avait emmené le personnel disponible de l'hôpital St Nicolas, notamment la Sœur Supérieure Ursule. L'hôpital

reçut quelques obus allemands.

Mon père a été décoré pour son courage et son dévouement de la Croix de Fer 2ème classe (*Eiserneskreuz zweiter Klasse*) et ma mère du *Verdienstkreuz*, du DRK. Chose extraordinaire en 1919 alors qu'il était près de la mort il reçut par le Général De Maud'hui qui avait commandé une brigade à Sarrebourg en août 1914 la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de la division. Ceci je le mentionnerai plus tard.

Il existe encore actuellement à Sarrebourg deux cartes postales vendues à travers l'Allemagne:

- Les cuirassiers français montant la grand-rue (devant la boucherie Wetzel).
- Le Christ de la route de Buhl, miraculeusement conservé alors que son support, une croix en pierre avait été arraché par un obus.

Il y eut d'ailleurs beaucoup de pertes dans l'artillerie française qui avait installé ses 75 au Rehberg près du Muckenhof et la hauteur d'Imling. Ils soutenaient l'avance contre le Tinkelberg, hauteur qui domine aussi bien la route de Strasbourg ainsi que celle de Sarreguemines.

Que faisait la population civile de Sarrebourg ? La plupart des Allemands était parti. Les autres en grande majorité restaient sagement dans les caves. Pas d'accueil enthousiaste ni pendant, ni après la bataille.

Pourquoi les troupes françaises ont-elles emmené lors de la retraite des civils comme otages ?

M. Mouraux, pourtant de langue française, est resté interné pendant 2 ans. M. Nonnenmacher Michel, pendant toute la guerre. Ils étaient fonctionnaires l'un des douanes et l'autre de la police municipale; il y en avait plusieurs autres dont je me rappelle les noms, entre autre l'Abbé Meyer, curé de Hattigny, qui pourtant s'était dévoué pendant plusieurs jours en accueillant en son église un ambulancier. Quelques semaines auparavant il m'avait encore vanté la valeur du soldat français. A Sarrebourg même, le boulanger Mugler, père du professeur de médecine Mugler, a été sauvé de la fusillade par l'intervention de son voisin M. le vétérinaire Lévêque député au Reichstag.

Il y eut quand même du patriotisme parmi les anciens qui ne cachaient pas leurs sentiments. Mal leur en pris. Les germanophiles les avaient observés quand ils parlaient avec les officiers français. Ainsi M. l'archiprêtre Dupont, le Révérend Père Bonichot et M. Faul, propriétaire de l'usine à gaz et d'électricité furent arrêtés et traduits devant le tribunal de guerre pour connivences avec l'ennemi.

Leur procès eut lieu 6 semaines après au tribunal de Saverne. Mon père, député au Landstag, s'était offert comme témoin à décharge. Je me rappelle comme si c'était hier cette mémorable séance de la Cour Martiale.

A plusieurs reprises pendant sa déposition, il a dû accepter de la part du commissaire du gouvernement la réflexion suivante : « Ce que vous dites-là Monsieur le Major n'est pas compatible avec l'uniforme que vous portez ». (Il était mobilisé depuis peu de temps).

Les 2 ecclésiastiques s'en tiraient avec 6 semaines de prison et interdiction de séjour en Allemagne pour la durée de la guerre. L'abbé Dupont dut rester en Sarre pendant toute la guerre. Le Révérend Père Bonichot dans un couvent de sa congrégation en Allemagne. Il n'en était pas de même pour M. Faul qui à chaque question du procureur n'avait que cette réponse stéréotypée : « *Herr Staatsanwalt* je suis sergent français et je vous emmerde ». 11 ans de travaux forcés ! dont il a passé les 4 ans de guerre au *Zuchthaus* de Buchenwald, connu par d'autres patriotes

sarrebourgeois durant la 2ème Guerre Mondiale.

Il m'a raconté pendant la longue maladie terminale tout ce qu'il avait vécu et souffert à ce *Zuchthaus* : « Finalement je dois être reconnaissant à ce cochon de prussien car le régime alimentaire de cet endroit m'a prolongé la vie ». Monsieur Faul est décédé à presque 90 ans !

Le 15 septembre 1914 ce fut la rentrée des classes.

J'ai vécu toute la guerre sous l'influence de nos professeurs allemands et je croyais avec eux à la victoire allemande. Il n'en était pas de même pour mes parents qui souvent conversaient en langue française que nous les enfants comprenions à peine.

Mon père était mobilisé sur place et pouvait encore assurer partiellement son service civil; il y était aidé par le docteur About, mobilisé comme médecin soldat et qui avait trouvé refuge chez nous avec Mme About, qui elle ne parlait pas un mot d'allemand et vivait cachée chez nous.

Alors, à la mi-septembre, vint le jour dont je me souviens comme si c'était hier, il y a pourtant déjà 62 ans, où j'entendis papa appeler notre mère en alsacien:

« Antoinette as-tu lu le journal ?

- Bien sûr mais je n'ai rien lu de particulier !

- Hé bien j'ai lu entre les lignes que les allemands avaient perdu une bataille - la Marne - et je te dis que dès maintenant ils ont perdu la guerre ! Seulement elle durera encore 3 ou 4 ans ».

Il ne s'était pas trompé de beaucoup. En plus disait-il à notre mère : « d'ici Noël ce sera la disette en Allemagne et un manque de matières premières ».

Selon le plan Schlieffen, Paris devait être pris dans les 6 semaines et la France vaincue avant Noël, on s'occuperait des autres plus tard.

En attendant, les Russes avaient occupé une grande partie de la Prusse Orientale et approchaient sérieusement Berlin. Ils avaient conquis la Bukovine et une grande partie de la Galicie. Ils avaient franchi un col des Carpathes et menaçaient la plaine hongroise.

C'est à ce moment qu'on entendit parler pour la première fois des grands chefs militaires allemands que furent le Maréchal von Hindenburg et le Général von Ludendorff.

Par une manœuvre tactique et une exécution impeccable ils gagnèrent la bataille de Tannenberg qui anéantit une partie de l'armée russe, bataille qui fut suivie de celle des lacs mazuriens dont l'armée russe ne s'est jamais relevée et qui conduisit à la révolution russe et la paix de Brest-Litovsk en 1917.

Mais revenons à Sarrebourg. Mon père recommandait à ma mère de ne rien dire de ses suppositions militaires et économiques et d'en tirer les conclusions: « Va discrètement d'une épicerie à l'autre et achète huile, café, cacao, savon, conserves de toutes sortes »

Je me rappelle qu'une usine mettait des jambons entiers désossés en boîtes. Nous en avions encore à la fin de la guerre. Les boîtes furent ouvertes seulement pour les grandes occasions : Noël, retour en permission de papa et armistice.

Papa prévoyait aussi qu'aucun alsacien-lorrain ne serait maintenu sur le front ouest et que tous devraient aller à l'est. Avec lui furent envoyés en Pologne ou en Russie monsieur Lucien Gasser, monsieur Levy, monsieur Paul Scius, monsieur Jacob, noms dont je me souviens encore.

Mon père somme toute, n'était pas malheureux dans cette Pologne déjà conquise par la Prusse; et à Thorn (Torun) et à Posen (Posnan) il était bien vu par la bourgeoisie locale et le clergé catholique. Il fit ce qu'il put pour les polonais mobilisés dans l'armée allemande, apprit un peu leur langue et fut bientôt célèbre dans toute la région.

Une ou deux fois par an il venait en permission de courte durée mais suffisamment longue pour s'occuper du ravitaillement de sa nombreuse progéniture. Ainsi il me donna quelques adresses de cultivateurs et de meuniers où je pouvais me rendre à travers champs; où en me présentant comme fils du docteur Muller je pouvais acheter ce qu'il fallait. Ainsi, un ami fidèle, Mr Haan, propriétaire de l'étang du Stock, pensait toujours à nous quand clandestinement il abattait un porc ou un veau. Des poissons il y en avait toujours. Il nous louait aussi un champ sur la route de Sarraltroff où - avec nos employés de maison - nous cultivions nos pommes de terre et nos légumes.

En 1916, lors d'une permission, il trouva Mr Brogard, un instituteur d'avant 1871 qui n'avait jamais pu assimiler la langue allemande et qui vivait pauvrement d'une maigre retraite. Celui-ci venait deux fois par semaine pour me donner des leçons de conversation française. Le succès était plutôt maigre : le football, le sport et la gymnastique m'intéressaient davantage.

Mes notes de français aussi étaient plutôt médiocres, comme en maths, alors que j'étais brillant en latin et en grec.

L'enseignement était pourtant normal mais on avait supprimé la chimie et l'anglais. Les professeurs d'un certain âge et non mobilisables pour cause de maladie étaient presque tous des Allemands. Excellents pédagogues, ils furent aussi des patriotes Allemands.

En été 1915 les élèves des dernières classes furent mobilisés à Bising, surtout pour la fenaison. C'était le sous-préfet (Herr Krieger) qui en avait eu l'idée car il était lié avec le maire Monsieur Lallemand qui lui avait loué la classe communale et domaniale.

Comme c'était aussi un ami de mon père j'étais surtout occupé chez lui et aussi nourri par de plantureux goûters préparés par les demoiselles Lallemand et le fils Marcel, successeur de son père, premier maire français de Bising.

Nous étions logés sur la paille dans des classes de l'école et nourris comme des soldats par une roulante.

Je couchais entre Léon Meisse, seul élève de terminale (Oberprima) et crack en maths, ce qui lui valait le sobriquet de théorème (extrait de notre livre de géométrie) et Conrad von Rogister, fils du colonel du 15ème Uhlan, seul fils d'officier resté à Sarrebourg. Léon Meisse n'a pourtant pas tenté l'Ecole Normale Supérieure, peut être lui manquait-il quand même un peu du français nécessaire pour les concours. Il a quand même occupé après la libération en 1945 le plus haut poste que la République Française peut donner dans la magistrature.

Conrad est décédé dans un hôpital psychiatrique en 1927 à Munich. Tumeur du cerveau ! toujours est-il que dans ses propos délirants il parlait souvent de René Muller de sorte que le professeur suggéra à sa mère de me faire venir à Munich. Madame von Rogister était venue en 1915 rendre visite à ma mère, elle s'était déplacée pour lui demander si elle pouvait venir la voir de temps à autre pour perfectionner son français. Ma mère, élève des sœurs de Niederbronn et de la Toussain, parlait très bien notre langue.

J'avais offert au professeur de la clinique psychiatrique de me rendre à Munich pour

Pâques 1928. Entre temps Conrad était décédé. Cette mort soudaine confirmait mon diagnostic à distance - temps et espace - de tumeur cérébrale.

A peine rentrés de la fénaison nous fûmes mobilisés dans la Freiwillige Jugendwehr, c'est à dire la préparation militaire. La Freiwillige était obligatoire; on avertissait ceux qui ne voulaient pas y prendre part qu'ils ne seraient pas admis à se présenter aux épreuves du bac (Abitur).

On nous fit confectionner des uniformes en bon tissu Feldgrau. Nous portions un fusil sans chargeur, nous apprenions le maniement des armes, le lancement des grenades, le creusement des tranchées, etc. Pour ma part j'ai été versé dans la musique - fifres et tambours - tambour en ce qui me concerne. Pendant que nos camarades s'exerçaient sur le terrain nous étions à l'ombre et deux sous officiers nous enseignaient le fifre et le tambour. Le résultat fut plutôt médiocre.

Notre chef était Herr Hoppe, directeur de la Reichsbank, capitaine de réserve. J'ai néanmoins gardé quelques souvenirs des Feldienstübung, des Nachtdienstübung etc.

Un jour le Hauptmann Hoppe avait prévu une marche jusqu'à l'étang du Stock. Grande fut notre surprise quand Mr Haan servit à 60 bouches affamées de la friture à discrétion. Il fit tirer de l'étang quelques épuisettes pleines de petits poissons, qui furent immédiatement jetés dans le grand bac de graisse bouillante sans être nettoyés. Chacun pouvait en avoir tant qu'il voulait. J'ai mangé beaucoup de friture dans ma vie mais aucune ne m'a semblé aussi bonne.

Un autre jour, on nous a conduit jusqu'aux positions d'artillerie dans le secteur de Blamont. A travers les lunettes à longue distance on pouvait voir les poilus qui se promenaient en dehors des tranchées. A ma question pourquoi on ne tirait jamais, l'artilleur allemand me répondit :

« Très normal ! Primo ça n'a pas de sens, secundo si nous tirons 1 obus ils nous répondent par 100, car nous, dans ce secteur, nous n'avons que peu de munitions alors que de l'autre côté ils en ont tant qu'ils en veulent. On n'est pas fous, et il ne faut pas réveiller un lion qui dort ».

Chose curieuse, à 20 Km du front nous n'avions guère vu grand'chose des événements historiques. Le secteur est resté calme pendant 4 ans. L'offensive qui était préparée sur le canevas de celle de 1914 n'eut pas lieu pour cause d'armistice le 11 novembre 1918.

Je suis toujours plein d'admiration pour la clairvoyance de mon père qui, malgré les succès spectaculaires des allemands, ne cessait de proclamer (à voix basse et dans des cercles sûrs) que la guerre se gagnerait en France et nulle part ailleurs. La conquête de l'Ukraine et de la Roumanie ne l'impressionnait pas. C'était les nécessités alimentaires et pétrolières qui le préoccupaient. Il observait d'un oeil intéressé la défaite de Verdun.

Le dernier espoir des allemands était la libération des multiples divisions du front russe et les deux offensives du printemps 1918 en direction d'Amiens et de Reims (Chemin des Dames). Elles ont failli réussir. Mais c'eût été trop tard. La machine de guerre et surtout l'industrie américaine commençaient à tourner à plein et les premières divisions américaines avaient débarqué en France.

Ce n'est pas mon propos de raconter la guerre 14/18 vécue sur les bancs d'un gymnase allemand, mais seulement ce que j'en ai remarqué personnellement.

Nous avions en garnison à Sarrebourg un commando Stosstruppe, troupes d'élite qui

tous les mois, une ou deux fois, faisait irruption dans les tranchées françaises et en ramenait des prisonniers. Chose étonnante, grâce à une tactique bien exercée ils avaient rarement des pertes. Quelques fois ils tombaient sur des réserves alimentaires des français et pouvaient alors vivre pendant quelques jours « Wie der Herrgott in Frankreich ».

Pendant leur temps libre ils pratiquaient beaucoup de sports et avaient une bonne équipe de football. Nous, de la Jugendwehr, en avions aussi une. Il y eut plusieurs matchs mémorables entre les deux équipes dont la Jugendwehr gagnait la grande partie. Il semble que j'ai été un ailier droit très rapide (11.2 secondes au 100 mètres) et j'arrivais souvent à mettre en déroute la défense adverse.

Au contact de ces soldats d'élite surtout recrutés dans le Bade-Wurtemberg, on pouvait observer à partir de 1917 la dégradation du moral de l'armée allemande. Ils venaient une fois toutes les semaines à un culte catholique (Rosenkrantz) et demandaient au curé qui remplaçait l'archiprêtre Dupond d'organiser les prières. Le chanoine Muller de Metz pourtant un super français y prêchait volontiers.

Ces hommes, barbus pour la plupart n'avaient pas le moral.

Je me rappelle qu'un jour je vis arriver une brave paysanne à la recherche de son mari. Elle le trouva sur la route de Dolving devant une maison où les fusils étaient en faisceaux.

« Do stangst na, Hannes und hesch Flinte feil ! »

« Te voilà Hannes en train de vouloir vendre des fusils ! Tâche de rentrer au plus vite, je n'arrive plus avec le travail à la ferme ! ».

Un jour l'empereur Guillaume II était en inspection de la garnison de Sarrebourg. Il visitait aussi les territoriaux et leur demanda de lui chanter un Lied.

« Nach der Heimat wollen wir wieder ! » (Nous voulons rentrer dans notre pays) chantaient-ils les larmes aux yeux. Le Kaiser aussi avait l'œil humide. Dans son petit discours il promettait qu'à la prochaine Noël ils seraient rentrés. C'était en 1917.

Au premier jour de 1916 notre Stosstruppe était absente pour un temps inaccoutumé. Ils avaient eu une mission dans le secteur de Verdun. Effectivement, vers la mi-février, pendant trois jours et trois nuits on entendit à Sarrebourg le bruit sourd d'une terrible canonnade. C'était la fameuse attaque qui devait ouvrir le chemin à l'infanterie allemande après la destruction des 3000 bouches de canon françaises.

Le 16 février 1916 le bruit courait à Sarrebourg : « Verdun ist gefallen ! ». Le soir le Saarburger Wochenblatt publiait un Sonderblatt où on apprenait que le fort de Douaumont était tombé, que les troupes allemandes étaient entrées dans le fort de Vaux. Le village de Fleury entièrement détruit avait été occupé.

Les stratèges allemands, dont nos professeurs ne doutaient pas un instant, affirmaient que Verdun serait pris et que tout les dispositifs défensifs français s'écrouleraient. La guerre de mouvement franche et joyeuse reprendrait comme en 1914 le long de la vallée de la Meuse et dans la vallée de la Marne.

On connaît le reste. L'art de guerre du Maréchal Pétain et surtout la vaillance du combattant français ont détruit une des dernières cartes maîtresse des allemands.

En été 1916 nous eûmes la joie de voir arriver en permission notre père en même temps que l'oncle Antoine, propriétaire de l'hôtel Notre-Dame de Trois Epis. Il n'était pas malheureux, quoique venant directement du secteur de Verdun.

Il était sous-officier et connu pour son art gastronomique et comme tel il dirigeait la

popote d'officiers supérieurs assez loin du front.

Il avait glané quelques nouvelles importantes qui corroboraient l'opinion qu'avait mon père dès 1914. Malheureusement leurs conversations étaient secrètes et surtout en langue française.

L'oncle Antoine avait eu une permission pour Sarrebourg mais non pour Trois Epis qui était à cette époque sous le bombardement de l'artillerie française dans le secteur du Linge et du Honeck. Il y est arrivé quand même pour constater les dégâts qu'avait subit son hôtel.

En automne 1916 un régiment saxon campait sur l'avenue Poincaré. Il y avait encore le large trottoir le long des restes du mur d'enceinte de la ville.

On préparait à la Feldkuche le mets préféré des soldats allemands « Erbsen mit Speck » (soupe de pois au lard). Nous les jeunes étions autour de la roulante. Ça sentait réellement bon.

« Willst du auch ein Schlag ? » me disait le cuistot.

« Du hast doch nichts zu fressen zu Hause ? ». Effectivement il me remplissait un quart de cette soupe qui ma foi était excellente.

« Où allez vous ? » demandais-je au cuisinier. « Il n'en sait rien » me répondit un soldat. « Mais si on nous sert de la soupe de pois cela signifie que nous allons vers un secteur mouvementé ! ».

Par ailleurs les troupes étaient mal habillées et n'avaient plus le moral.

Effectivement, quelques jours après on pouvait lire dans le communiqué que les Français avaient profité d'une relève des troupes qui occupait Douaumont pour prendre d'assaut le fort.

C'était le résultat définitif de la grande bataille de Verdun qui avait coûté la vie à des milliers de soldats des deux côtés.

Un camarade sarrebourgeois dont je ne me rappelle plus le nom m'a raconté après la guerre cette bataille à laquelle il avait pris part.

Ce que les autrichiens n'avaient pas réussi, quelques divisions allemandes le réalisèrent en quelques jours.

Il me racontait aussi qu'il avait vu de ses propres yeux un soldat allemand se noyer dans le vin. Le butin de vivres qu'ils faisaient et l'abondance de vin les saoulaient au point qu'ils perçaient des cuves au fusil, de sorte que dans certaines caves il fallait faire des passerelles. C'est d'une de ces passerelles que le soldat était tombé, ses camarades étaient trop ivres pour pouvoir le secourir.

L'histoire est-elle vraie ?

Très souvent il y avait des Sonderblatt annonçant que des milliers de navires avaient été coulés par les sous-marins allemands. C'était malheureusement exact.

L'année 1917 était mauvaise pour tous les belligérants. Kriegsmudigkeit de part et d'autre. Au Reichstag le député socialiste Schneidermann avait proclamé qu'il fallait terminer cette guerre.

« Schluss! Schluss in Ehre ! Schluss ohne Beänderung der Grenze Deutschlands ! Aber schluss ! ».

« Finissons ! Finissons dans l'honneur, sans changement des frontières allemandes ! Mais finissons » .

Le gouvernement réagissait : « Nous aussi voulons la paix, mais pas une paix à la Schneidermann mais à la Hindenburg »

Des bruits couraient qu'il y avait des tractations entre les belligérants surtout par l'entremise du prince Bourbon-Parme et de l'impératrice Zita d'Autriche.

Dans la population sarrebourgeoise Lorraine et Allemande le moral était au plus bas. La disette augmentait de jour en jour. Je me rappelle avoir vu des camarades de classe s'effondrer à la récréation de 10 heures parce qu'ils étaient sous-alimentés et avaient faim.

Le pain, 150 gr par jour, devenait immangeable.

Il y avait de tout dans ce pain, sauf de la farine. Matière grasse : 200 gr par mois.

Lait : seulement pour les enfants en bas-âge. Viande : 250 gr par semaine.

Il y avait des pommes de terre et ceci grâce à notre futur député-maire, mon ami Emile Peter, étudiant en lettres. Il arrivait à acheter à la campagne suffisamment de pommes de terre et à en faire une distribution équitable pour tout le monde. Le miel artificiel et la Rubenmarmelade étaient donnés comme apport calorique, à la rigueur suffisamment pour des vieilles personnes mais pas pour des adolescents...

La liste des victimes de guerre s'allongeait de semaine en semaine; presque dans toutes les familles il y avait un ou plusieurs décès.

Parmi les collégiens de Sarrebourg la liste était déjà longue. Plusieurs professeurs étaient tombés au champ de bataille.

Grand fut notre étonnement en voyant arriver à la fin de l'année scolaire 1917, quatre ou cinq de nos condisciples mobilisés en 1915 et 1916, qui avaient obtenu 6 semaines de permission pour préparer et passer le baccalauréat (Abitur).

Il est évident que ces garçons qui avaient tous déjà vu la mort en face étaient peu intéressés par les leçons de latin, de grec et de maths.

Le jour de la première épreuve était arrivé. C'était le latin, épreuve reine.

J'avais offert à ces candidats de leur faire à chacun une copie différente si Albert Scius, aspirant de la marine, pouvait glisser un exemplaire du texte dans sa capote avant 9 heures. Cette capote de marin était facile à reconnaître. Notre classe était libre ce matin, car les professeurs faisaient partie du jury.

Entre 8 et 9 heures je me glissais furtivement au collège et trouvai le texte à traduire dans la capote de l'aspirant marin Albert Scius.

Mr Gaston Morin, libraire, m'avait préparé une chambre et des dictionnaires. Il s'agissait d'un thème que je connaissais, que nous avions fait en classe en Obersecunda. Mr Morin écrivait sous ma dictée deux textes différents apparemment. A la récréation de 10 heures les quatre textes se trouvaient dans les capotes de chacun.

Le lendemain, notre professeur de latin exprimait sa satisfaction, étonné devant les connaissances de ces jeunes, et me disait : « Tenez Muller ! lisez voir cela et essayez de le traduire en latin ». Il fallait quand même que je montre quelque hésitation et pose quelques questions. « Bien sûr vous êtes en terminale, mais chapeau pour ces jeunes ! ».

Comme dit, l'année 1917 se passa sans grands événements et le front devant nous resta absolument calme. Les allemands annonçaient des succès, d'ailleurs réels, dans la guerre sous-marine.

Le croiseur Emden qui opérait dans l'Océan Indien avait fini par succomber. Les colonies allemandes furent occupées l'une après l'autre par les alliés.

On passa presque sous silence le torpillage du paquebot américain Lusitania et l'on minimisait l'entrée des USA en guerre au côté des alliés.

« Ils viennent trop tard ! » nous disaient nos professeurs.

La bataille navale du Jutland fut célébrée comme une grande victoire. Le professeur qui devait nous la commenter parlait des pertes anglaises. Mais à la fin de son

exposé il nous priait de considérer que les pertes allemandes en navires de guerre furent également importantes.

Pas d'activité importante sur les champs de bataille. Les allemands annonçaient des succès défensifs sur tout les fronts, notamment en Italie, sur les Balkans où le Maréchal Franchet d'Esperey avait commandé un corps expéditionnaire français.

La vie à Sarrebourg continuait, triste et morne.

La liste des victimes des champs de bataille s'allongeait de semaine en semaine. Le ravitaillement devenait de plus en plus mauvais, les rations minimales et le pain immangeable. Il contenait peut être un peu de farine de céréales, mais surtout de la farine de pommes de terre, de marrons, de glands etc.

Même les autochtones rencontraient de plus en plus de difficultés à la campagne. Les routes et les sentiers qui conduisaient vers la ville étaient étroitement surveillés par les gendarmes locaux (Muller et Petzel) et les gendarmes mobiles (Feldgendarmen).

Un jour, mon ami Robert Antoine - vins en gros – m'avait invité à l'accompagner à Avolsheim près de Molsheim où un de leurs fournisseurs viticulteurs avait encore un petit stock de sucre non raffiné destiné à améliorer la qualité du vin d'Alsace. En chemin de fer, 4ème classe, c'était une véritable expédition. Nous étions pourtant contents d'avoir quelques kilos de ce sucre dans nos Rucksacks. Arrivé à Sarrebourg nous fûmes interpellés par le gendarme Muller:

- Was hast du in dem Rucksack ?
- Zucker, Herr Wachmeister !

- "Mach dass du abgehst! Sonst geb ich dir einen Tritt in den Arsch!"

Il croyait que je me moquais de lui. Nos mères étaient fort heureuses de pouvoir faire quelques confitures.

Nous, les jeunes, travaillions dans notre champ sur la route de Sarraltroff et récoltions des légumes et des pommes de terre.

Nous faisons notre choucroute, nos navets salés et les conserves de haricots.

Pour la pêche, notre succès fut minime. Il nous manquait le matériel et surtout la patience. Quelques camarades de classe furent plus heureux, notamment Henri Voelffel de Vasperviller, maître dans le braconnage des truites à la main. Quant aux grenouilles, nous avions plus de succès. Des escargots il y en avait en masse, mais pas de beurre pour les préparer.

L'enseignement au collège fut bon. Certaines matières (chimie et anglais) furent supprimées faute de professeurs.

La préparation militaire continuait régulièrement; beaucoup de sports : athlétisme, gymnastique, football avec matches contre les militaires. Les élèves de toutes les écoles furent chargés de ramasser les feuilles mortes en forêt pour les litières des bêtes d'écurie. L'Allemagne nia pourtant avoir jamais manqué de paille. Celle-ci, sous une forme pré coupée, faisait-elle partie de la matière première conduisant à la fabrication de ce que l'on appelait pain à la fin de 1917?

La situation alimentaire se dégradait de plus en plus et une partie importante de la population de notre ville était sous-alimentée.

C'est alors qu'un groupe de femmes s'est dévouée pour confectionner tous les jours une soupe populaire dans les locaux de l'école de filles rue Kuchly.

Cette soupe faite avec des os de l'abattoir, des pommes de terre et de l'orge fournie par la mairie était ma foi très comestible et apportait quelques calories supplémentaires à l'alimentation.

Les nouvelles de papa n'étaient pas bonnes. Il avait été hospitalisé à Posen (Posnan) pour des complications rénales de son insuffisance aortique. Il présentait

l'image clinique typique d'un cœur rénal, très mal traité à cette époque. Il attendait une permission de convalescence qui effectivement fut accordée pour Noël 1917. Ce fut donc pour notre nombreuse famille de belles fêtes de Noël dûment fêtées grâce aux poissons de Mr Hahn et à des aliments soigneusement conservés depuis longtemps. Papa disait qu'il pouvait se faire réformer, mais il voulait attendre que sa maladie soit reconnue imputable comme Dienstbeschädigung (Suites de guerre). Il dut attendre de longs mois.

A son décès, 14 mois après l'armistice, Maman fut reconnue comme veuve de guerre avec une maigre petite pension pour les orphelins.

Les temps ont changé. Les victimes de guerre Français étaient les plus mal lotis parmi les belligérants. Même pendant l'occupation 1940/1944 Maman touchait le triple de pension des françaises.

Actuellement nous aurions eu des bourses d'études, ce qui m'aurait permis de faire sans difficultés une carrière universitaire dont je me sentais capable sans les difficultés de langue des premières années.

Tout le monde sentait que l'année 1918 serait décisive. Les allemands, forts des nombreuses divisions libérées sur le front russe préparaient une offensive de grand style. Elle débuta le 21 mars 1918. Le plan allemand était la rupture du front à la jonction du secteur anglais et français. Les débuts furent prometteurs pour les Allemands. Ils réussirent à rompre le front et à avancer jusqu'aux portes d'Amiens. On sentait bien qu'ils avaient du conquérir d'importants stocks alimentaires car les troupes étaient mieux nourries.

Au mois de mai, pour soutenir l'offensive qui commençait à s'essouffler, les allemands attaquèrent le Chemin des Dames où le commandement français avait prévu d'importantes forces pour stopper l'avance sur Amiens. Là aussi les succès initiaux furent spectaculaires : Reims était en vue et la Marne de nouveau atteinte près de Château-Thierry. Ce furent les derniers succès allemands. Le tournant décisif de la guerre était arrivé.

Les troupes alliées se décidèrent enfin à accepter le commandement unique. Le Maréchal Foch pouvait enfin préparer son coup de boutoir qui devait bouter les troupes allemandes hors de France et de Belgique. Les allemands avaient raccourci le front et s'étaient établis sur la ligne Siegfried (la première).

En juillet ils essayèrent encore une attaque de grand style en Champagne.

Mais revenons à Sarrebourg.

La rentrée d'automne s'est faite normalement, mais la classe terminale - Oberprima - n'avait plus que 2 élèves : Weltz Raymond et moi-même. Ceux qui étaient nés en 1899 avaient été incorporés pendant les vacances, ceux de 1900 au début 1918. Ce serait notre tour en automne. Robert Wesselsky est mort de la grippe à Trèves, Victor Mazeran de Hilbesheim, futur prêtre, a fait la guerre dans les tranchées, Léon Meisse d'Abreschwiler également. Sophie Lutz avait réussi son Abitur. On la disait fiancée à un lieutenant de la Stosstruppe. Je l'ai revue en 1942, elle avait fait des études de médecine, mais les avait interrompues pour se marier. Elle m'a demandé:

«

- René, tu ne me connais plus.?

- Je n'ai pas oublié notre belle Sophie, restez avec nous pour déjeuner ~

- Je suis déjà invitée mais il faut que je te parle. Voilà, j'ai fait un long voyage pour venir te demander, comme à d'autres sarrebourgeois : gagnerons-nous la guerre ou la perdrons-nous ?'

- Que veux-tu que je te réponde, Dieu seul le sait !

-Tu ne veux rien dire, mais Werner Zwiebel m'a dit : gagner la guerre ! il y a belle lurette que vous l'avez perdue.

"Je suis l'épouse d'un important personnage du parti nazi; nous avons une haute fonction en Pologne occupée. J'ai dit à mon mari : si nous perdons la guerre nous ne sortirons pas vivants de ce pays après tout ce que nous avons connu ici. Je vais rentrer et demander le divorce; je n'ai nulle envie d'être pendue".

Sophie Lutz vient de mourir récemment en Rhénanie.

Son frère Fritz Lutz était parti en 1914 sur l'instigation de son oncle, notre maître Metzger. Il était pourtant alsacien de Lorenzen, mais il se sentait allemand.

La mère de Sophie et de Fritz Lutz parlait parfaitement le français. Les Lutz et les Metzger auraient pu rester et faire leur chemin en France.

Fritz Lutz, brillant juriste, a quitté l'Allemagne et est devenu professeur de chaire américain, a épousé une américaine et vers la fin de sa vie a été professeur d'économie politique à l'université de Zurich. Il était de renommée mondiale.

Je parle tant de la famille Lutz car l'été décisif de 1918 je l'ai passé avec Fritz Lutz au Château de Sarreck. A la mi-mai, en effet, un ordre des plus hautes instances était arrivé à tous les lycéens selon lequel tous les élèves à partir de 14 ans étaient mobilisés dans l'agriculture.

Beaucoup de nos condisciples devaient aller aux fermes des environs appartenant à des citoyens français et exploitées par des allemands.

Ils étaient commandés par des sous-officiers allemands, avaient une discipline militaire, étaient nourris à la roulante, plus ou moins bien - plutôt moins que plus.

J'avais la chance d'être demandé par Louis Hertz (Loulou) avec Fritz Lutz à la ferme de Sarreck où tous les deux, avec deux prisonniers roumains et un domestique principal, nous avons fait tout le travail agricole depuis la mi-mai jusqu'à la mi-septembre. Il y avait 110 hectares : prés, blé, pommes de terre, betteraves, huit chevaux, une quarantaine de vaches et du menu bétail.

Maman Hertz était une très bonne maîtresse de maison. Elle cuisait notre pain qui était encore du pain, un peu gris mais excellent, elle faisait son beurre et ses fromages. Nous étions donc nourris comme en temps de paix, mais nous fîmes consciencieusement notre travail de cinq à six heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit.

Le domestique principal nous fit le compliment qu'il n'avait jamais eu de meilleurs ouvriers que nous avec les deux roumains.

Autre avantage pour nous autres - bientôt français - les parents Hertz ne parlaient pas l'allemand de sorte que la conversation à table se faisait en français.

Madame Hertz, cette femme admirable, devait souffrir cruellement de cette guerre.

Elle avait déjà perdu, je pense que c'était dans l'armée allemande, son fils Alex. Son fils Pierre était officier allemand. Michel, Jean et André servaient dans l'armée française et Louis, avec nous, était destiné à devenir soldat allemand.

Destinée des pays frontaliers!

La Sarre à cette époque était encore une rivière magnifique. Sarreck se situait comme son nom l'indique dans un méandre de la Sarre qui pratiquement s'étend de la Schnellmühle jusqu'au moulin de Sarreck, actuellement Steibel. Les baignades après le travail, près du petit pont furent fort appréciées.

Mais revenons à la guerre.

Un jour, vers la fin juillet, nous finissions de faner dans le pré du moulin, au voisinage de la ligne de chemin de fer. Un train de blessés s'arrêta très longuement avant la gare de Oberstinsel. Des soldats, blessés légers, nous firent signe qu'ils voulaient un

renseignement. Ils voulaient savoir où ils étaient. Nous, évidemment, voulions savoir d'où ils venaient.

C'est là que nous apprîmes que les allemands avaient perdu une grande bataille : l'offensive de Champagne.

Le Maréchal Foch, grâce aux renseignements obtenus par deux déserteurs alsaciens mentionnés par le communiqué allemand, avait fait évacuer les lignes en ne laissant qu'une très faible couverture et avait installé la ligne de résistance à 10 km en arrière. Après une préparation d'artillerie inouïe, les troupes allemandes - ce sont les blessés qui parlent - perçaient comme dans du beurre pour affronter la contre-attaque franco-américaine bien préparée et appuyée par des tanks. Le carnage, selon nos soldats, fut horrible. « Maintenant la guerre est perdue pour nous », disaient-ils.

Ils disaient vrai. Ce fut le premier coup de boutoir du Maréchal Foch, suivi de nombreux autres, selon une tactique bien étudiée et efficace.

Le moral à l'arrivée des lignes allemandes devenait de plus en plus bas.

D'autres jeunes civils de 16 à 18 ans furent mobilisés pour aider à contourner la nouvelle ligne de défense Siegfried, mesure tactique inutile car les événements se précipitaient et aboutissaient au 11 novembre.

Mais revenons à ma propre vie pendant ces derniers mois de la guerre.

Au début août 1918 mon père nous écrivait de Bad Nauheim où il était en cure que sa réforme était prononcée et qu'il aimerait bien que ma sœur Aimée et moi-même allions le chercher.

La récolte était presque terminée et le regain pas commencé.

Nous nous mîmes donc en route, ma sœur et moi, et entreprîmes le premier grand voyage de notre vie et ceci en pleine guerre.

Nous arrivâmes un dimanche vers une heure à Francfort où papa nous attendait.

Comme le train pour Neuheim tout proche ne partait que le soir il nous conduisit à l'opéra où l'on donnait Dreimäderlhaus qui représentait l'histoire de Frantz Schubert avec les airs de ce grand compositeur, airs qui sont encore chantés actuellement.

Nous restâmes deux ou trois jours à Bad Neuheim en compagnie d'une cliente de papa, future madame Joseph Fratz, marchand de vin, qui parlait très mal Allemand.

Pour sa fête le 15 août elle voulait nous offrir une bouteille de cidre. Nous l'accompagnâmes dans un magasin de boissons. Elle demanda dans son mauvais allemand une bouteille de Apfelsaft (cidre). la marchande lui répondit qu'elle ne vendait que du vin du Rhin ou de la Moselle.

« Est-ce aussi bon que le cidre .? » demanda la future marchande de vin.

Comme Bad Neuheim est situé tout près de Mayence, notre père décida de rentrer par la vallée de la Moselle et de s'arrêter à Trêves pour voir son frère, religieux et supérieur des Frères de Charité.

La surprise de l'oncle Joseph (Frère Célestin) fut énorme quand il vit arriver les siens au bel hôpital des Frères de Charité .

Il nous retint plusieurs jours. Dès le lendemain il nous emmena au camp de prisonniers français où il servait souvent d'interprète.

Il me présenta à l'aumônier qui me demanda comment je m'appelais.

« René » – « Ca c'est bien. Tout homme qui se respecte s'appelle René, ainsi moi qui suis originaire de Nancy je m'appelle également René. Mais tu parles mal le français, alors que dans quelques mois tu seras un jeune français ».

« Voila ce que je prêche depuis 4 ans » dit mon père « mais ces jeunes croient à la victoire allemande ».

Nous fûmes aussi invités dans la famille Stopel et avec le fils Stopel au château de Serrig près de Saarburg (Schlosswagner). J'ai eu le béguin pour la fille Wagner Ellen que j'ai revu 53 ans après, lors de la première visite du conseil municipal de Sarrebourg à Saarburg.

Elle ne se souvenait plus de moi, elle était devenue une vieille femme et elle pensait certainement la même chose de moi.

Rentré à Sarrebourg, mon père essaya encore de travailler, mais il ne devait plus tenir que quelques mois. Quand à moi je retournai pour quelques semaines à la ferme Sarreck jusqu'à la fin des récoltes.

La classe avait repris et les élèves remarquaient de plus en plus que le corps professoral était profondément divisé; les germanophiles d'une part et les nôtres d'autre part.

Quant à moi je voulais essayer de réorganiser le football pour l'automne. Je me rendis donc à la caserne d'infanterie pour y retrouver le sous-officier de la Stosstruppe qui était capitaine de son équipe.

Je le trouvai à la cantine dont il avait aussi la surveillance. Il était en train de refuser le verre de bière à un soldat de passage qui portait sur son uniforme une cocarde prussienne.

« Cette tenue est seulement pour les bavarois et les wurtembourgeois, pas pour les prussiens ».

J'avais remarqué à son accent que ce prussien était un Alsacien. Je le dis à mon sous-officier. « Tu es alsacien, il fallait le dire, je ne peux pas le deviner. Bien sûr tu auras ta bière ».

J'ai entamé la question du football.

« Ca c'est terminé ,nous avons d'autres choses à faire. Tu vois bien que le Lehrmann est foutu. Qui est Lehrmann ? Tu ne sais même pas qui est Lehrmann ? Eh bien c'est le Kaiser, il est foutu ».

En fait, ce sous-officier était un des organisateurs du futur conseil des ouvriers et des soldats, dont l'âme et le cerveau était l'aumônier catholique de la garnison (Pfarrer Staub} déjà défroqué et qui vivait avec une infirmière du Lazarett.

Au lycée l'atmosphère est morose. La scission entre professeurs germanophiles et alsaciens-lorrains devient de plus en plus visible. Ils ne vont plus ensemble à la Wolfstube (café de l'union}.

Le communiqué de guerre parle d'un grand succès défensif et d'un raccourcissement du front. Il faut avoir une bonne carte de France pour trouver les localités mentionnées;elles sont de plus en plus éloignées de Reims, Laon et Amiens.

On apprend aussi l'effondrement du front de Salonique, la retraite à. travers la Serbie, l'abandon de la Bulgarie et de la Turquie et le retour aux positions alpines.

Au lycée on travaille toujours le latin et le grec, en maths et sciences c'est pauvre.

En français nous traduisons la Mare au Diable de Georges Sand. C'est un français difficile pour nous, étudiants français quelques mois après.

Vers la fin octobre l'on vit arriver des soldats qui organisaient la révolution d'après le modèle russe à travers l'Allemagne et sur le front. On vit les soldats arracher les épaulettes aux officiers; tous ne se laissaient pas dégrader.

Le front devant nous (Blamont) se disloquait. Les soldats arrivaient en ordre dispersé avec des véhicules à cheval et même des voitures d'enfants et tentaient de vendre à. tout prix le matériel militaire -un cheval, par exemple, coûtait 20 marks.

Spectacle lamentable quand on songe à la magnifique armée qui combattait dans notre région en 1914.

« la révolution est générale dans toutes les armées européennes », disaient les

soldats allemands, et surtout les marins.

« Ne crois donc pas de pareilles bêtises », disait mon père. « Une armée qui gagne la guerre ne fait pas la révolution ».

les premiers soldats sarrebourgeois rentrent pour la plupart à pied. Ce sont ceux qui avaient été incorporés récemment et qui se trouvaient avec des camarades plus âgés dans les provinces voisines de l'Alsace-lorraine, mais aussi ceux qui se trouvaient près de Verdun.

On revoit dans les rues de Sarrebourg Mr Albert Gillmann qui, incorporé en 1914 comme interprète, avait été libéré au début 1915. Albert Gillmann s'était caché pendant quatre ans chez lui et sa famille avait dit à tout le monde qu'il était quelque part sur un des nombreux fronts. Paul Morin, le futur professeur et neurologue avait perdu son fils et tournait continuellement la tête. « Drôle de malade », disais-je à mon père en 1916 ou 1917 quand il était en permission.

« Qu'est ce que c'est ? », lui demandais-je. « Une maladie nerveuse que je ne connais pas, mais je ne suis pas inquiet pour Paul Morin. Attends la fin des hostilités, sa maladie finira toute seule ». Une fois de plus papa avait raison. Quoiqu'il en soit, il fallait le faire pendant des années.

Nous les jeunes, nous observions avec étonnement la liquéfaction des structures de cette magnifique armée de 1914. La défaite militaire est une dure épreuve. Nous la connaissons en 1940 quand nous aurons assisté la rage au cœur à notre défaite; nous aurons au moins l'avantage de pouvoir dire autour de nous et à nos camarades de l'intérieur qu'en matière militaire rien n'est définitif et qu'il faut garder l'espoir qu'un juste retour des choses nous sauve. Chose curieuse, cette opinion était partagée par de nombreux allemands, surtout parmi ceux qui avaient fait la guerre de 1914 à 1918.

A Sarrebourg, le pouvoir était aux mains des rouges ! leur chef, l'aumônier Staub, était un homme remarquable et faisait ce qu'il pouvait pour garder l'ordre dans la ville, il armait les vieux et les jeunes dans une espèce de garde civile.

Il y avait dans notre ville des centaines de prisonniers russes, roumains, italiens qui, sans la réserve de pommes de terre que le futur député-maire de Sarrebourg avait constitué, auraient péri.

Tous les soirs à la salle des fêtes il y avait des réunions publiques organisées par le comité de la révolution. Y assistaient surtout des soldats et les jeunes sarrebourgeois.

Orateurs principaux : le Pfarrer Staub, Mr Victor Antoni, futur orateur de l'Action Catholique mais aussi du mouvement autonomiste. Ils nous prédisaient l'âge d'or sous la conduite de Lénine, de Trotsky, de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg.

Le ravitaillement devient de plus en plus mauvais, le pain est immangeable. Très peu de trains circulent encore. Nos soldats rouges essayent de sauver ce qu'ils peuvent et utilisent les derniers trains pour envoyer en Allemagne ce qu'ils peuvent.

C'est à cette époque que paraît dans le Strassburger Neue Zeitung (nouveau journal de Strasbourg), sur toute la première page l'article historique de Charles Frey, futur député maire de Strasbourg. Il était intitulé "Scherben" - je regrette de ne pas l'avoir conservé.

On pouvait lire dans cet article tout ce que j'avais appris pendant toute ma jeunesse à la table familiale. Les erreurs de l'administration allemande, l'absence de compréhension de l'âme alsacienne, le refus des députés allemands d'écouter les protestations de nos députés, les méfaits de l'armée, le mauvais traitement du soldat alsacien, la fermeture aux alsaciens de certaines administrations/etc. Je regrette de

ne pas avoir gardé cet article, on ne pouvait pas mieux dire ce que la génération avant la nôtre ressentait, quoi qu'ils fussent déjà entièrement de formation scolaire et universitaire allemande. Le français qu'ils parlaient était plutôt médiocre.

C'est pourtant cette génération qui par son patriotisme a permis une réinsertion relativement rapide du peuple alsacien-lorrain dans la communauté française, république une et indivisible.

La scission entre population autochtone et allemande s'accroissait de jour en jour. Il faut dire que parmi nous il y avait des familles allemandes dont personne ne connaissait l'origine;seulement elles avaient adopté notre langue et nos habitudes. Leurs pères avaient épousé des sarrebourgeoises. Ces familles existent toujours à Sarrebourg et personne ne se doute de leurs origines.

Beaucoup ont des mérites dans la résistance contre l'occupant de 1940 à 1944. Entre les élèves du collège, rien de changé.

Il n'y aura d'ailleurs pas à Sarrebourg les exactions indignes qu'on a vues après l'arrivée des troupes françaises, telles qu'on les a vues notamment à Strasbourg, Mulhouse et dans d'autres villes alsaciennes.

Les membres lorrains du conseil municipal se sont réunis. Ils éliminent tous ceux qui sont allemands ou qui ont trop ouvertement affiché leur fidélité au Reich.

Ainsi mon père, pourtant député au Landstag, qui n'avait jamais brigué la fonction de conseiller municipal, y fut convié. Il ne se doutait pas que son fils le suivrait et resterait un demi-siècle dans cette fonction.

Le maire fonctionnaire, ce brave Mr Wisinger, ne pouvait pas comprendre pourquoi il était destitué. C'était un wurtembourgeois, mais il avait épousé une lorraine de langue française (de Vic sur Seille). On pratiquait la langue française en famille.

Fut nommé maire Mr Alexander, le dernier maire élu, mais la fonction fut exercée par Mr Piffer, premier adjoint et premier maire français de Sarrebourg.

Dans les familles sarrebourgeoises on s'agitait. On voulait accueillir dignement l'armée française. Il fallait confectionner guirlandes et drapeaux. Pour les guirlandes on pouvait se débrouiller, mais pour faire des drapeaux il fallait des textiles, matériaux qui faisaient défaut depuis longtemps.

Certains remplaçaient le noir du drapeau allemand par du bleu. En général on utilisait des nappes ou des draps teintés.

Ca faisait bien des drapeaux bleu-blanc-rouge, mais pas des drapeaux français.

L'industrie chimique heureusement n'avait pas trop souffert de la guerre. Les G. Farben avaient continué à fabriquer des colorants. Le bleu et le rouge étaient très demandés en Alsace-Lorraine.

L'arrière-saison fut belle. Particulièrement le mois de novembre: Tous les jours une petite gelée matinale, mais journée ensoleillée.

Au début du mois on apprenait que le Kaiser Guillaume II avait abdiqué et s'était enfui avec sa famille en Hollande, où il fut enfermé au château de Doorn

Le gouverneur Bettmann-Holweg fut d'abord remplacé par le Prince Max de Bade finalement relayé par un gouvernement social-démocrate centre catholique.

L'armistice fut conclue le 11 novembre dans le fameux train de Rethondes. Le Maréchal Foch représentant les alliés dicta à la délégation allemande sous la conduite de Erzberger et Rathenau les conditions de l'armistice, qui furent acceptées dans leur ensemble.

Les deux signataires allemands devaient tomber sous les balles des revanchards nationalistes. Ceux-ci propageaient à travers toute l'Allemagne la fable selon laquelle l'armée allemande n'avait jamais été vaincue et qu'elle était touchée par l'arrière : les

fameux coups de poignard dans le dos.

Si ce n'était pas le fait de penser à la quantité de vies humaines que la continuation de la guerre aurait coûté, il aurait mieux valu laisser s'exécuter l'offensive que le Général Mangin avait préparée pour la fin du mois avec les Américains. Elle aurait été lancée entre les Vosges et la Meuse et serait certainement arrivée à Sarrebourg et même au delà, et aussi au Rhin.

Toutes les amarres de l'armée allemande auraient été coupées et nous aurions assisté à un Sedan comme l'histoire n'en avait jamais connu.

Cela aurait été la défaite militaire incontestable qu'aucun allemand n'aurait osé nier, comme personne en Allemagne ne peut nier celle de 1945.

Enfin le grand jour arriva. On apprit en ville qu'une patrouille motorisée avec deux officiers avait fait une visite au maire Piffer et avait annoncé l'entrée des troupes françaises pour midi précises.

Toute la ville est sur pied et attend vis à vis de la gare, à la hauteur du bazar Bour. Il y avait parmi les officiels les deux maires Alexander et Piffer, les anciens combattants de 70 en petit nombre, des jeunes filles en costume de lorraine ou d'alsacienne, le conseil municipal reconstitué, des notabilités.

Les garçons de mon âge n'ont pas voix au chapitre et sont mélangés dans la foule. Mes amis Michel Singuerlé, Jean Welch et moi-même sommes là à midi avec nos vélos. Il était déjà midi moins le quart et pas de traces des français.

Nous disons aux officiels que nous allons au delà du pont d'Imling.

Effectivement, arrivés en haut de la cote, nous voyons les soldats qui étaient cantonnés au voisinage de la ferme Bier. Nous approchons craintivement et provoquons l'hilarité des soldats qui évidemment n'avaient pas encore vu de vélos sans chambre à air ni enveloppe.

Ces deux éléments étaient remplacés par du bois et du tissu. C'était assez souple mais faisait un vacarme incroyable.

Nous regardons avec convoitise la nourriture des soldats : pains blancs entiers, saucisson, singe, fromage etc.

« Vous voulez aussi casser la croûte ! »

« Vous voulez pas bouffer avec nous ? »

« Vous n'avez donc pas faim ? » Ceci était du français grammatical que nous comprenions parfaitement. Evidemment nous avions faim d'autant plus que chez nous on approchait déjà une heure (heure allemande).

Jean Welch qui savait le mieux le français expliquait à un garde que les gens à l'entrée de la ville étaient fatigués d'attendre.

Immédiatement des ordres et les troupes se mettent en mouvement. Les premiers éléments arrivèrent à midi précises. Nous, nous étions passés devant et nous montrions fièrement les cadeaux que les poilus nous avaient fait : pain blanc, chocolat, saucisson, singe et camembert.

Nous n'entendions pas le discours de bienvenue, mais nous nous hâtions pour apporter à nos petits frères et sœurs notre butin précieux accueillis par des cris d'enthousiasme.

Le ravitaillement s'améliore d'ailleurs rapidement. Dès son arrivée en ville, l'intendance militaire installe aux halles une coopérative dans laquelle on trouvait pratiquement tout ; la marchandise est vendue à un mark pour un franc.

Au début tout le monde pouvait y acheter, mais rapidement des cartes de citoyens furent délivrées par la mairie.

Carte A: Français de souche.

Carte B: Français par le père ou la mère.

Carte C: D'origine neutre, originaire d'un pays allié, de toute façon non belligérant.

Carte D: Allemand.

Avec les cartes D on ne pouvait rien acheter à la coopé.

Les magasins dont les propriétaires étaient allemands avaient des pancartes: Maison Allemande. Plus d'une fois nos camarades de classe d'origine allemande nous ont confié quelques marks pour qu'on leur achète ce qu'il fallait à la coopérative militaire.

Puis ce furent les commissions qui détectèrent les familles allemandes et examinèrent le comportement des fonctionnaires d'origine alsacienne ou lorraine.

La dénonciation et la délation firent des victimes.

Nous ayons revécu en sens inverse le même phénomène en 1940. 1945 ne fut pas meilleur. Pauvres populations des régions frontalières !

Puis ce furent les expulsions, étape peu glorieuse pour l'Alsace-Lorraine, quoiqu'on n'ait pas vu à Sarrebourg les exactions indignes de la populace comme on les vit dans certaines villes d'Alsace et notamment à Strasbourg au pont du Rhin.

Les allemands avant leur départ essaient de brader leur mobilier, ce qui sera impossible pour les nôtres en 1940.

Premiers incidents aussi entre soldats français et alsaciens, malgré les efforts louables du commandement. On se faisait traiter de "boche" parce qu'on parlait l'alsacien. Il y eut même des batailles rangées entre poilus et jeunes lorrains.

En ville pourtant les fêtes continuent : retraites aux flambeaux, revues, défilés etc. En quelques jours nous chantions la Marseillaise et la Madelon.

Le 22 novembre, entrée des troupes françaises à Strasbourg. Il est facile de se faire véhiculer dans la capitale alsacienne par les troupes françaises et surtout par les américains pour peu qu'on soit accompagné par une lorraine ou une alsacienne en costume.

A Strasbourg une bousculade énorme, notamment aux places Kléber et Broglie.

J'ai encore devant mes yeux les manifestations de sympathie des Strasbourgeois pour les deux prêtres patriotes l'abbé Wetterlé et l'abbé Delson. Si des hommes forts ne les avaient pas hissés sur leurs épaules ils auraient été écrasés.

Je n'ai rien vu de la revue devant le Palais Impérial (Place de la République). Par contre de la musique militaire il y en avait partout.

Si nous n'avions pas été accompagnés par des jeunes filles en costume nous n'aurions rien eu à manger; mais grâce à elles nous pouvions profiter des casse-croûtes français ou américains.

Nous rentrions très tard et nos parents vivaient dans l'anxiété.

Nous avions continuellement un ou deux officiers en cantonnement mais aussi un soldat prêtre qui restera plusieurs semaines et nous dira souvent la messe et notamment la messe de minuit 1918.

Nous apprenons à connaître les missions du Clergé de France.

Au début décembre, le collège rouvrit ses portes. L'enseignement se fait en allemand, la plupart du temps par nos anciens maîtres allemands.

Ils devaient préparer les élèves de terminale pour passer leur Abitur (Notabitur).

Ce fut plutôt une formalité, mais elle nous permettait de nous inscrire à la faculté dès janvier 1919.

La classe en dessous de nous (Raymond Weller et René Muller) doivent attendre l'été 1920 pour passer un examen à cheval sur le bac et l'Abitur, en partie déjà en français.

Les enseignants lorrains et alsaciens ont beaucoup de mal pour faire leurs cours puisqu'ils sont tous de formation allemande et leur français est quelques fois du petit nègre.

Peu à peu arrivent des enseignants français, hommes ou femmes de grande valeur pour la plupart et doués d'une patience exemplaire à l'égard de leurs élèves. La vie reprend son cours normal.

Un dimanche après-midi la population est invitée à une réunion d'information. L'orateur est un représentant du Haut Commissaire du gouvernement : Mr Mancerne. Notre père, élu du peuple, en qualité de député au Landstag, en l'absence de Mr Lévêque, député au Reichstag, devait prendre la parole. Il avait bien préparé son discours. Il avait demandé à notre soldat prêtre de lui corriger d'éventuelles fautes de français – il me semble qu'il n'y en avait pas beaucoup.

De toute façon son intervention fut un plein succès.

Le même soir il eut la visite de deux officiers supérieurs:

- le Général Nussimy, député de Dijon, membre du gouvernement Clémenceau
- le Colonel Liautey, frère du Maréchal Liautey.

Ils félicitaient mon père pour la qualité de son discours, qui avait été tout autre que ceux qu'ils avaient entendu jusqu'à présent, prononcés surtout par des anciens qui avaient gardé la nostalgie de la France d'avant 1870.

Bien sûr les Colette Baudoche, les Oberlé avaient existé, les Prussiens magistralement caricaturés par Hansi aussi. Mais ce n'était pas la grande masse. L'école allemande, incontestablement, avait enregistré des succès, la lutte entre l'église et l'état avait creusé des plaies qui à cette époque commençaient tout juste à se cicatriser. Les mentalités avaient évolué dans des sens différents.

Ces deux officiers revinrent souvent. Mon père voulait me faire profiter de leurs conversations qui ont certainement influencé le cours des événements.

Mon père - me semble-t-il - tenait à ce que j'assiste à ces moments historiques pour notre petit pays.

Aussi au printemps 1919, quand Clémenceau à la salle des fêtes de Strasbourg fonda le Bloc National, il m'y envoya avec sa carte de député qui évidemment me donna une place de choix dans la salle.

Au mois de janvier 1919 ce fut la rentrée universitaire. Notre promotion était fort nombreuse puisqu'il s'y accumulait avec les tout jeunes Wolabatur, des jeunes dont certains avaient quitté le lycée dès 1914. Certains protestèrent contre la présence des tous ces jeunes. à un moment donc, il fut question de nous renvoyer au lycée pour passer l'année du bac.

Finalement nous pûmes rester. Certains des anciens continuaient la scolarité allemande avec Staatsexamen. La plupart cependant des étudiants en médecine furent versés à la faculté des sciences pour faire le PCN plus quatre ans d'études de médecine.

Cette année de PCN était déjà écourtée de 3 mois, l'enseignement se faisait en français; ceux qui sortaient des terminales ne pouvaient guère comprendre l'enseignement de la physique et de la chimie et ceux du bac moderne étaient avantagés. Les rares camarades venant de l'intérieur étaient des cracks.

Il faut admirer la bonne volonté des professeurs qui enseignaient devant des élèves qui ne les comprenaient qu'à peine et qui n'étaient pas préparés.

L'examen au mois de juillet devait être du niveau du bac.

Nous nous étions débrouillés en relisant l'essentiel des cours dans des livres allemands.

Le résultat du PCN était plus qu'honorable. Ceux qui avaient échoué en juillet étaient tous rattrapés en octobre.

A Sarrebourg je continuais le sport.

La santé de papa s'altérait très vite. Dès le mois de mai il ne pouvais plus travailler, il

fut traité par la Fac de Strasbourg, plutôt mal en comparaison de ce qu'on peut faire aujourd'hui pour la cardionéphrologie.

Un jour de l'été 1919 on sonne à la porte. Maman ouvre.

« Pourrais-je voir le Docteur Muller ? » demandait un Général.

« Mon mari est très malade ».

« J'ai pourtant une mission importante », et d'expliquer à maman qu'il était le Général de Maud'Hui, gouverneur de Metz. Il avait commandé en août 1914 la brigade des Nivernais et des Berrichons qui était entrée à Sarrebourg le 18 août. Son idée de conquérir le Tinkelberg était certainement bonne. L'attaque de flanc par Sarraltroff et Sarreck était certainement bonne, mais ne pouvait pas réussir contre un ennemi supérieur en nombre et en matériel. Les vaillants soldats français avaient des pertes terribles, et quand, après trois jours de combats souvent au corps à corps, l'offensive allemande se déclencha, nos troupes n'avaient plus le souffle.

Le général de Maud'Hui se rappelait le travail efficace et son dévouement pendant la bataille et venait le décorer de la croix de guerre.

« Je ne peux malheureusement pas accepter ce grand honneur, je suis déjà décoré par les allemands de la Eisernes Kreuz 2ème classe ».

« Aucune importance. C'est même tout à fait à l'honneur d'un militaire que son courage et son dévouement soit reconnu par les deux belligérants ».

Ce fut le dernier jour pour notre pauvre papa.

La phase terminale de sa maladie commence. Hydropisie généralisée, anasarque, hydrothorax. Sa respiration devient de plus en plus pénible; elle est du type Cheynes-Stokes. Il faut réveiller papa pour qu'il reprenne sa respiration.

Il faut faire ici une mention spéciale pour notre sœur Aimée. Elle fut pour son père d'un dévouement exemplaire. C'est d'ailleurs elle qu'il préférait avoir autour de lui.

Durant quelques jours nous avons l'aide du Frère Célestin ou de Soeur Jean-Baptiste, ils aidaient beaucoup maman.

Au début de l'automne il y eut un mieux passager.

Papa cependant ne se faisait aucune illusion; il se savait perdu.

Une fois, un samedi il me disait: « Tu me rappelles ma jeunesse avec les relents de la salle de dissection que tu rapportes de Strasbourg. »

Il est vrai que je travaillais sur un cadavre d'une grosse noyée, qui sentait particulièrement mauvais.

Mon professeur d'anatomie était un contemporain de mon père, le futur doyen Forster. Il avait toujours une pensée aimable pour mon père.

Pendant mes études j'ai fait la connaissance d'autres professeurs qui étaient du temps de mon père: le Professeur Rohmer, pédiatre, qui vient de fêter en bonne forme ses cent ans; le Professeur Stahl, chirurgien, le Professeur Léon Blum, médecin.

Ces messieurs d'un dévouement exemplaire et de haute valeur professionnelle étaient pourtant de piètres enseignants, handicapés qu'ils étaient par la langue qu'ils ne parlaient guère mieux que leurs élèves.

Noël 1919 s'annonçait tristement. Papa pourtant faisait un effort surhumain pour cacher la certitude d'une mort toute proche. Ainsi nous avons encore une fête, la plus belle fête de l'année dans la vieille tradition familiale et chrétienne.

J'habitais au foyer de l'ouvrier catholique, 6 rue de Bitche à Strasbourg appelé irrévérencieusement « Schuss-Schuss », selon son fondateur et donateur, le Chanoine Schuss, un homme de grande valeur, conseiller municipal de Strasbourg dont le maire et la majorité du conseil était socialiste.

Je rentrais pourtant aussi souvent que possible à Sarrebourg le soir. Un abonnement

mensuel coûtait à cette époque deux francs cinquante.

C'est ainsi que le 21 janvier 1920, la jeune Clarisse qui veillait papa nous appela vers une heure du matin pour nous annoncer que papa ne respirait plus. Papa était mort, nous n'avions plus de père.

La nouvelle était pour nous comme un coup de massue. Nous étions trop jeunes pour nous en rendre compte. Ce fut le va et vient ininterrompu jusqu'au jour de l'enterrement, les marques de sympathie innombrables.

Funérailles grandioses mais hélas sans lendemain pour notre pauvre maman; elle se rendait bien compte, elle qui pleurait doucement dans un coin.

Veuve à quarante deux ans avec six enfants, sans situation, pas de fortune, elle devait se rappeler ce que papa nous avait enseigné souvent. « Ne comptez sur personne. Ne faites pas de politique. »

Des amis, il en restait quand même à maman. Je pense à Mr. Hahn du Stock, à nos amis israélites du quartier, les Jacob, les Lévy .Ils étaient toujours de bon conseil pour maman et ils ont veillé à ce que maman ne dilapide pas sa petite fortune.

Dieu était avec nous. Il n'abandonne pas les veuves et les orphelins.

Une nouvelle vie commençait pour nous, vie pleine de soucis matériels.

Ce sera un nouveau chapitre de mes mémoires destinées à mes enfants et mes petits enfants.